

UGC présente

LA BEAUTÉ DU GESTE

NATHALIE
BAYE

LYNA
KHOUDRI

HAUTE COUTURE

UN FILM DE SYLVIE OHAYON

PASCALE ARBILLOT CLAUDE PERRON SOUMAYE BOCOUM ADAM BESSA AVEC LA PARTICIPATION DE CLOTILDE COURAU

CRÉATION SILENZIO - ©PHOTO DE ROGER DO MINH - CRÉDITS NON CONTRACTUELS

UGC PRÉSENTE

NATHALIE
BAYE

LYNA
KHOUDRI

HAUTE COUTURE

UN FILM DE SYLVIE OHAYON

PASCALE ARBILLOT CLAUDE PERRON SOUMAYE BOCOUM

ADAM BESSA AVEC LA PARTICIPATION DE CLOTILDE COURAU

LE 3 NOVEMBRE AU CINÉMA

Durée : 1h41

Sortie au Québec le 28 janvier 2022

DISTRIBUTION
UGC DISTRIBUTION
24, Avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél. : 01 46 40 45 30

PRESSE
FLORENCE NAROZNY
Tél. : 01 40 13 98 09
Port. : 06 86 50 24 51
florence@lebureaudeflorence.fr

Synopsis

Première d'atelier au sein de la Maison Dior, Esther participe à sa dernière collection de Haute Couture avant de prendre sa retraite.

Un jour, elle se fait voler son sac dans le métro par Jade, 20 ans.

Mais celle-ci, prise de remord, décide de lui restituer son bien. Séduite malgré elle par l'audace de la jeune fille et convaincue qu'elle a un don, Esther lui offre la chance d'intégrer les ateliers de la Maison Dior comme apprentie. L'occasion de transmettre à Jade un métier exercé depuis toujours pour la beauté du geste...



Entretien avec Sylvie Ohayon

RÉALISATRICE ET SCÉNARISTE

CE PROJET A-T-IL UNE RÉSONANCE AUTOBIOGRAPHIQUE ?

Comme mes livres qui sont assez personnels, il y a évidemment une dimension autobiographique dans le film, ou plutôt des sujets qui me concernent à l'heure actuelle. Je suis remariée depuis quatorze ans avec un homme qui avait une petite fille, dont je me suis occupée comme si c'était mon propre enfant. Ce qui a sans doute eu un impact sur ma fille biologique qui m'en a certainement voulu et qui, à 13 ans et demi, est partie vivre chez son père. Cette expérience de mère s'est conjugulée à autre chose chez moi : mon grand patriotisme. Cet amour de la France – que j'ai raconté dans mon premier film – puise dans mes racines et mon éducation. Je me souviens, par exemple, qu'il y avait la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen affichée chez mes grands-parents.

C'est donc de ma rencontre entre mon rôle de mère d'une fille qui a vrillé, de belle-mère qui a bien fait son boulot et de mon amour pour mon pays qu'est né ce projet.

COMMENT L'UNIVERS DE LA HAUTE COUTURE A-T-IL TROUVÉ SA PLACE DANS LE SCÉNARIO ?

Un jour, une amie à moi, issue d'une famille de la grande bourgeoisie, cherchait une robe de mariée, mais était tombée enceinte avant le mariage, ce qui était très mal vu dans son milieu. Je l'ai emmenée dans une maison de Haute Couture, où j'avais mes entrées à l'époque, et des couturières sont venues à notre rencontre. Je leur ai alors demandé ce qu'on pouvait faire pour lui camoufler le ventre et j'ai été frappée par le contraste saisissant entre leurs doigts de fée et leur langage de charretier ! C'est là que je les ai entendues dire «c'est le geste qui compte». Ça m'est resté et je me suis dit qu'il fallait rendre hommage à ces femmes-là, à cet artisanat-là.

VOUS ABORDEZ LE MONDE DE LA HAUTE COUTURE À TRAVERS UN PRISME INÉDIT – CELUI DES COUTURIÈRES.

Je voulais filmer les couturières au travail et montrer que derrière la magnificence, il y a des gens normaux qui fabriquent de la magie. Pour autant, je ne voulais pas opposer les riches propriétaires aux petites mains. Elles ne sont d'ailleurs pas si mal payées. «J'ai quand même un salaire de médecin», m'a

confié une première d'atelier chez Dior. Je n'avais donc pas l'intention d'opposer les patrons comme Bernard Arnault, qui fabriquent de la richesse et font rayonner l'image de la France dans le monde, aux couturières.

DE MÊME QUE DANS VOTRE PREMIER LONG MÉTRAGE, VOUS RACONTEZ LA TRAJECTOIRE D'UNE JEUNE FILLE QUI A LA VOLONTÉ DE S'ÉMANCIPER DE SON MILIEU, COMME POUR CONJURER LA FATALITÉ DU PLAFOND DE VERRE ET DE LA REPRODUCTION SOCIALE...

C'est mon sujet, et mon propre chemin. Il part de mon expérience, car j'ai besoin d'avoir vécu et ressenti les scènes que j'écris. Pour moi, la France est fondamentalement une terre de bienveillance où tout est possible, grâce à l'école de la République, et où on peut s'en sortir avec des diplômes. Il y a en France un goût du travail bien fait grâce auquel, même si on n'a pas fait d'études, on trouvera souvent quelqu'un pour vous tendre la main. Bien sûr, il y a des raisons égoïstes qui animent Esther, qui veut réparer sa solitude au contact d'une jeune fille perdue, mais peu importe – il y a malgré tout chez elle du don, de la bienveillance. Et en échange, la jeune fille gagne une éducation, un nouveau rapport à la vie, un changement de paradigme. À une certaine époque, dans les banlieues, il fallait posséder. On en est tous un peu revenus car quoi de mieux qu'un métier pour remettre du sens dans sa vie ?

VOUS ÊTES-VOUS DOCUMENTÉE SUR LA MAISON DIOR ?

Il y a une littérature assez prolifique sur la question et sur le travail de Monsieur Dior. Il y a aussi eu une exposition au Musée des Arts Décoratifs qui révélait toute une grammaire, une histoire, une tradition. Je me suis donc documentée grâce à cinq grands livres et de formidables documentaires. Dior était homosexuel dans une famille ultra bourgeoise et il a sublimé ses pulsions sexuelles en les transformant en pulsions créatives. Au sortir de la guerre, il a conçu des robes avec beaucoup de tissu pour transgresser les restrictions. Il a fabriqué un langage pour contourner les interdits sociaux et familiaux.

OÙ AVEZ-VOUS TOURNÉ LES SCÈNES DE L'ATELIER ?

On a fabriqué un atelier à l'ancienne, dans un ministère désaffecté. Les impératifs de visibilité dus au travail minutieux sur la couture dans les ateliers réels nécessitaient une lumière franche ainsi qu'une neutralité immaculée. Je souhaitais injecter plus de poésie au décor, je me suis donc tournée vers quelque chose de plus théâtral, à l'instar des premiers ateliers de Monsieur Dior rue François 1^{er}.

Je voulais de la dorure, des moulures, un côté «Versailles» dans mon atelier ! Je tiens à saluer ma chef-décoratrice qui a accompli des miracles malgré nos contraintes : comme mes couturières, elle a fabriqué de la beauté avec ses mains.

SI ESTHER ET JADE SEMBLent S'OPPOSER EN TOUT POINT, ELLES ONT POURTANT EN COMMUN LEUR COMBATIVITÉ...

Absolument. Et une solitude aussi. Esther et Jade sont un mélange de moi ! Je suis une banlieusarde romantique qui a réussi à s'émanciper. J'ai enjambé le périphérique et il y a quelque chose chez moi de l'ordre de la rigidité, des valeurs morales, et de l'éthique du travail. Quand j'avais 20 ans à l'université, je me rajoutais des modules parce que j'avais furieusement besoin de me sentir légitime. Je bossais tout le temps, et j'avais à la fois la rage qui anime Jade – pas question que quiconque lui marche dessus – et l'échine courbée par le travail comme Esther. Je pensais m'en sortir grâce au travail. Un jour, quelqu'un m'a dit «Autant en amour, on n'est pas assuré d'être aimé en retour, autant le travail te rend toujours ce que tu lui as donné.» Il avait raison.

ALORS MÊME QU'ELLE A ÉTÉ VOLÉE PAR LA JEUNE FILLE, ESTHER ACCEPTE DE LA PRENDRE À L'ATELIER. QU'EST-CE QUI EXPLIQUE SON GESTE ?

Je pense que c'est une forme de curiosité à l'endroit de quelqu'un qui sort de son cadre. Esther vieillit, elle va finir sa carrière, elle doit affronter un grand vide à venir. Et elle se dit «ça va m'occuper». Elle a toujours transmis son savoir. C'est son côté ashké-



naze : elle a à cœur de transmettre à cette jeune fille un savoir, un métier, qu'elle pourra à son tour transmettre. Et chez les ashkénazes, et chez cette femme en particulier, il y a le sentiment qu'on ne doit pas emporter dans la tombe tous ses secrets, tout son savoir-faire. Et bien entendu, cela la valorise : transmettre son savoir-faire la met en valeur.

C'est ce qu'elle considère comme juste et bien.

L'idée d'apprendre un «métier», et non pas un «job», rejoint aussi la volonté, très actuelle, de se construire une colonne vertébrale qui remette du sens dans nos vies. Il faut remettre le clocher au milieu du village et un métier, au sens le plus noble du terme, c'est une activité dont on est fier et qui sert la communauté. C'est ce que raconte Jean-Jacques Goldman dans sa chanson «Il changeait la vie», en parlant d'un cordonnier ou d'un professeur – des gens qui ont un métier, qui sont droits dans leurs bottes et qui servent la communauté.

ESTHER EST UNE FEMME PROFONDÉMENT SEULE, RÉDUITE À PARLER À SES FLEURS, QUI SEMBLE S'ÊTRE DESSÉCHÉE MAIS QUI SE RÉHUMANISE AU CONTACT DE LA JEUNE FILLE...

Tout à fait. Je voulais y voir comme une pulsion de vie – et d'égoïsme – chez Esther qui fait ce trajet vers l'autre, mais qui y trouve aussi son compte. Pendant trop longtemps, elle a été prise dans un quotidien minuté, normé, entre son RER, son café, et son travail, même si c'était une façon de lutter contre la mort.

CE QUI NE L'EMPÊCHE PAS D'AVOIR UNE TENDANCE PRESQUE AUTODESTRUCTRICE...

J'avais imaginé des séquences à l'hôpital, mais j'avais peur qu'elles soient trop anxiogènes. Elle a cette ambivalence car elle se dit aussi «à quoi bon». On est souvent hanté par nos propres démons, et en même temps, on est rattrapé par une pulsion de vie qui nous pousse en avant. Et c'est d'ailleurs Jade qui appelle les pompiers quand Esther tombe, puis qui va la veiller. J'aime bien, dans la vie, quand les relations sont équilibrées : les gens sacrificiels ne m'intéressent pas.

JADE VIENT AU SECOURS DE SA MÈRE, PUIS D'ESTHER. LA VOYEZ-VOUS COMME UNE «SAUVEUSE» ?

Absolument ! Mais au-delà de ça, elle a un côté «responsable». Le personnage de Jade est un mélange de moi et de ma fille. Quand j'avais 12 ans, je gérais la maison, je préparais à manger, je faisais le ménage, alors que ma mère était prostrée, même si elle continuait à gagner sa vie. Mon grand-père disait toujours de moi «elle gardera la tête sur les épaules». Et du coup, Jade a ce côté responsable chevillé au corps, même si elle est parfois excessive. J'ai moi-même chapardé quand j'étais jeune – plus par rage que par nécessité. Et Jade a beau être voleuse, elle est responsable. Elle est responsable de Souad et de sa mère, et elle prend les choses en main avec Esther.

VOUS ORCHESTREZ DES RENCONTRES MIRACULEUSES QUI EN TOUTE LOGIQUE N'AURAIENT JAMAIS DÛ AVOIR LIEU, ET QUI PRODUISENT DE L'AFFECTION, DE LA COMPLICITÉ, PRESQUE UNE FORME DE FAMILLE RÉINVENTÉE...

Je voulais parler de la famille qu'on se fabrique à travers ses rencontres. Car qu'est-ce qui réunit une couturière psychorigide et un travesti qui tient un kebab ? Peu à peu, Esther se rapproche de Catherine, Jade se rapproche d'Esther, Souad, la beur de banlieue, entre chez Esther. Je trouvais important de montrer qu'il existe des rencontres, entre des gens d'obédiences différentes, qui produisent du sens. Je pense souvent à cette phrase d'Armistead Maupin qui disait qu'il y a «la famille biologique» et «la famille logique».

PARLEZ-MOI DE VOS ACTRICES.

Nathalie Baye était extrêmement sérieuse et investie. On a beaucoup travaillé en amont pour que les dialogues soient justes et fluides. Elle a été vaillante car il faisait très froid et qu'on tournait en plein hiver sur des quais de gare. Je crois que son passé de danseuse, et son apprentissage de la discipline, l'ont aidée. Elle était tellement vraie dans certaines scènes que j'en pleurais. Quand elle dit «moi aussi je peux chanter Zola» avec une espèce d'âme déchirante, j'ai été bouleversée. Je peux dire qu'elle m'a donné une partie de son âme, qu'elle a réussi à transmettre par sa voix, et j'en ai été chavirée.

C'est mon producteur, Olivier Kahn, qui avait vu PAPICHA et qui m'a parlé de Lyna Khoudri. J'ai eu un coup de foudre pour cette actrice. Elle est très juste. Pourtant, elle avait constamment son portable sur elle et était en permanence sur Instagram, mais j'ai compris que c'était sa manière à elle de décompresser avant la prise – et je n'avais rien à dire car elle était sans cesse d'une formidable justesse.

LES SECONDS RÔLES SONT ÉPATANTS, DE PASCALE ARBILLOT À CLAUDE PERRON ET CLOTILDE COURAU.

J'avais envie de filmer Pascale : elle est d'une générosité et d'une sensibilité incroyables. Le cinéma devrait davantage l'utiliser : elle vous donne tout et ne compte pas son temps. Claude Perron est une immense actrice, mélange de sérieux et de bonne éducation. J'ai même improvisé une scène entre elles deux où Pascale lui dit «Pourquoi t'es toujours contre ? » Toutes les femmes qui composent l'atelier ont été d'une très grande élégance. Clotilde Courau est bouleversante. C'est quelqu'un de profond, d'une très grande intelligence et d'une belle intensité.

Romain Brau, qui campe le travesti, incarne l'élégance. Il est très beau, il a quelque chose de très viril et dégage une puissance érotique très forte. Mais il est aussi très juste et intelligent : il comprend tout très vite. Je l'avais vu dans LES CREVETTES PAILLETÉES et j'aimais son énergie. Mais je voulais faire davantage ressortir son intériorité.



QUELS ÉTAIENT VOS AXES DE MISE EN SCÈNE ?

J'ai une passion pour les actrices et je voulais filmer leur regard, leurs expressions et la beauté du geste. J'ai beaucoup travaillé les cadres – je suis une ancienne publicitaire – et le sens de l'image avec une sémiologie signifiante. Au début, au restaurant, Esther et Jade sont positionnées parallèlement l'une à l'autre, puis dans la rue, elles sont face à face, ensuite elles se croisent à travers des reflets dans la glace, et elles finissent par se toucher.

Dans l'atelier, j'ai filmé avec une caméra sur pied pour qu'on soit dans le plan fixe des mains qui s'agitent et le plan large de l'atelier au travail. Pour les chromies, je voulais une lumière très chaude, douce, enveloppante. Dans la cité, je voulais tout filmer à l'épaule pour capter l'agitation ambiante et j'avais donc besoin d'une lumière plus chaotique.

AVIEZ-VOUS DES SOURCES D'INSPIRATION EN TÊTE ?

Je me suis pas mal inspirée du photographe américain Philip-Lorca diCorcia qui capte la solitude des gens – je suis très touchée par la solitude. J'ai aussi pensé à Hopper, dont j'ai donné un livre à George le chef-opérateur. La solitude et les clairs-obscur de Hopper m'émeuvent énormément car on a l'impression que les personnages qu'il représente ne sont pas seuls. Quant aux cadres, j'aime les compositions au cordeau du cinéma japonais des années 60.

COMMENT AVEZ-VOUS IMAGINÉ LA MUSIQUE ?

Je voulais faire de ce film un conte, et je voulais que la musique soit très premier degré, comme un habillage de conte de fée très urbain. Le film retrace un parcours initiatique et, dans une certaine mesure, c'est aussi un conte de Noël. Je souhaitais compter sur le geste du musicien qui ne m'a pas déçue : il y avait quelque chose de candide dans sa musique qui m'a ravie. On a ensuite réorchestré la musique avec un quatuor qui exprimait admirablement la beauté et l'élégance du geste.

Entretien avec Nathalie Baye

COMÉDIENNE

QU'EST-CE QUI VOUS A INTÉRESSÉE ET TOUCHÉE DANS CE PROJET ?

Le sujet de la transmission m'intéressait. Il y a quelque chose de très noble chez cette femme que j'incarne qui est incapable de montrer de la gentillesse ou de la générosité, qui est un peu handicapée des sentiments. Malgré tout, elle veut aider cette jeune fille qui doit lui rappeler quelque chose de son passé.

ÉTIEZ-VOUS FAMILIÈRE DE L'UNIVERS DE LA HAUTE COUTURE ?

Non, pas du tout. Je l'avais déjà approché pour des essayages de robes de Haute Couture pour les César, par exemple, mais je n'étais jamais entrée dans les coulisses où travaillent les couturières et les créateurs. Cela reste un lieu très mystérieux et on m'avait même dit que je ne verrais pas certaines pièces car elles étaient destinées à être portées par des personnalités. Mais avoir pu approcher de près cet univers m'a nourrie pour le rôle.

VOUS QUI AVEZ UNE FORMATION DE DANSEUSE, PEUT-ON VOIR UN PARALLÈLE ENTRE LA RIGUEUR EXIGÉE PAR LA DANSE ET CELLE PROPRE À LA HAUTE COUTURE ?

Comme je suis passée par l'école de la danse classique, qui est certainement l'une des plus rigoureuses qui soit, il est certain que j'ai appris vite avec les professeurs russes qui m'ont formée à la discipline et à la rigueur. Les jours que j'ai pu passer dans les ateliers de Haute Couture m'ont effectivement rappelé cette discipline et cette rigueur que j'avais connues avec la danse. Dans un atelier de Haute Couture, il y a une concentration et une humilité que j'ai pu connaître dans le monde de la danse.

VOUS ÊTES D'UNE CRÉDIBILITÉ SAISSANTE DANS LE RÔLE DE CETTE PREMIÈRE D'ATELIER.

Heureusement ! Le but est que le personnage soit totalement crédible. Ensuite la « cuisine » qu'un acteur peut faire pour approcher au plus près la vérité du rôle est une chose bien curieuse. Je suis une piètre couturière qui sait à peine coudre trois boutons de suite !

Je me souviens que pour UNE SEMAINE DE VACANCES de Bertrand Tavernier, jouer un rôle de prof, c'était de la science-fiction. Mais s'il y a bien une chose que j'aime dans ce métier, c'est disparaître derrière le personnage.

COMMENT VOYEZ-VOUS ESTHER ?

Comme une femme seule, qui tient debout par la passion de son métier – ce métier qui l'a dévorée. Elle a sans doute un sentiment d'avoir raté sa vie personnelle, et notamment sa vie de mère. Elle est seule avec ses roses et ses aiguilles. Elle me touche. Une chose que j'aime chez ce personnage, c'est sa gouaille. Elle ne renie pas ses origines de banlieue et elle ne se fait pas de cadeau.



LUI AVEZ-VOUS IMAGINÉ UN PASSÉ ?

Je sentais le personnage instinctivement, et je n'ai donc pas ressenti le besoin de creuser son passé. Je n'ai pas eu besoin de me poser de questions sur Esther. À force de poser des questions et de donner des informations aux acteurs, on perd en fraîcheur. Je trouvais le personnage très bien dessiné dans le scénario et je n'ai pas eu besoin qu'on me l'explique.

POURQUOI ACCEPTE-T-ELLE DE FAIRE CONFIANCE À JADE ET DE LA PRENDRE SOUS SON AILE ?

Beaucoup de choses se bousculent dans sa tête. D'abord, elle est en colère après cette gamine qui lui a piqué son sac. Et en même temps, Esther n'est pas une imbécile. Elle l'observe, elle la trouve jolie, elle regarde ses mains, elle se dit qu'elle est perdue et qu'elle va finir par dealer. Mais il y a quelque chose qui l'interroge : elle trouve qu'elle a de l'audace. Et elle a envie de la faire grandir et sortir de son milieu. Il y a donc chez elle un sentiment mêlé de colère, d'agacement et de curiosité.

PENSEZ-VOUS QU'ELLE LA CONSIDÈRE COMME SA FILLE DE SUBSTITUTION ?

Je ne pense pas, mais il est certain que les personnages de Lyna et de son ami le travesti la rapprochent, d'une certaine façon, de sa fille et vont lui permettre de renouer avec elle.

PARLEZ-MOI DE VOTRE RENCONTRE AVEC LYNA KHOUDRI ET DE VOTRE RELATION DE TRAVAIL.

C'est une jeune actrice très douée, intelligente et belle, et j'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec elle : elle est à l'écoute et c'est une très bonne partenaire.

QU'AVEZ-VOUS PENSÉ DE VOS AUTRES PARTENAIRES ?

J'aime beaucoup Pascale Arbillot qui est touchante et très bonne actrice. Mais dans l'ensemble, sur le plateau, toutes les autres comédiennes étaient très bonnes.

QUEL GENRE DE RÉALISATRICE SYLVIE OHAYON EST-ELLE ?

C'est une femme volontaire, intelligente et courageuse. Elle a un univers à elle, et elle a quelque chose de profondément touchant et attachant. Parfois, elle a peur qu'on l'entraîne loin de son univers, mais sait être à l'écoute. Elle semblait heureuse sur son tournage.

Entretien avec Lyna Khoudri

COMÉDIENNE

QU'EST-CE QUI VOUS A TOUCHÉ DANS LE SCÉNARIO ?

La dimension de transmission, et le fait que le film est semé de pièges mais qu'il les évite constamment. J'ai été touchée par cette rencontre entre deux femmes issues de classes sociales peu favorisées, qui ont des préjugés l'une sur l'autre, et qui vont apprendre à les dépasser : ce n'était pas l'histoire d'une bourgeoise face à une fille des banlieues, ce n'était pas manichéen, et il y avait de la complexité dans le récit. Et puis, la rencontre avec Sylvie Ohayon a été un coup de foudre : j'ai découvert une grande sœur, je comprenais ce qu'elle avait envie de raconter, je le trouvais juste, et venant d'elle, c'était encore plus juste étant donné son parcours. L'aventure m'a donc tentée.

QUEL EST VOTRE REGARD SUR JADE, VOTRE PERSONNAGE ?

J'ai demandé à Sylvie pourquoi Jade, qui est en âge de travailler, ne faisait rien de sa vie juste avant que ne commence l'histoire. On s'est raconté qu'elle sortait d'une grosse déception amoureuse et que le spectateur la rencontrait à ce moment-là, alors qu'on est un peu dans le flou, qu'on croise le chemin de quelqu'un d'autre et que ce chemin vous emporte. Je la voyais donc comme une fille d'une vingtaine d'années, en plein questionnement, qui avait besoin de trouver un sens à sa vie.

ELLE A BEAU VOLER DANS LE MÉTRO, ELLE A UN CÔTÉ TRÈS RESPONSABLE ET MÛR.

C'est sa situation familiale qui lui impose cette maturité et ce sens des responsabilités. Mais quand il s'agit d'elle, elle n'est plus du tout aussi pragmatique. Elle a appris à s'occuper de sa mère, ce qui va à l'encontre de la normalité, mais chez elle, c'est naturel : elle prend soin des femmes plus âgées. D'ailleurs, Esther ne comprend pas, au début de leur relation, pourquoi elle prend les devants et s'occupe d'elle. Quand on connaît Sylvie, qui est très proche de sa mère et de sa grand-mère, on n'est pas surpris !

ELLE RÉVÈLE UN DON POUR LA COUTURE INSOUÇONNÉ.

C'est une totale découverte ! Si on ne lui disait pas qu'elle a un talent, elle ne s'en rendrait pas du tout compte. Elle ne connaît rien à la couture, et encore moins à la



Haute Couture, et elle atterrit chez Dior ! Pour autant, elle est bourrée d'idées pré-conçues, et au fil de l'histoire, tous ses préjugés se déconstruisent, tout comme Esther a plein de préjugés à l'égard de Jade qui s'estompent eux aussi. C'est ce que j'ai adoré dans le film : un préjugé ne veut rien dire, ce n'est qu'un mot.

QU'EST-CE QUI L'ATTIRE DANS CET UNIVERS AUX ANTIPODES DU SIEN ?

La curiosité pour un monde dont elle ignore tout. Peu à peu, elle noue une relation avec Esther qui la prend de court et s'impose à elle. Elle débarque dans un environnement où elle n'est pas à l'aise : ce ne sont pas ses codes, et elle se fait petite au départ, même s'il ne faut pas trop la chercher ! (rires) C'est ce qui la rend attendrissante à mes yeux : elle essaie, elle se donne du mal, parce qu'elle y voit quelque chose de nouveau et qu'elle a besoin de trouver du sens.

ELLE NOUE UN LIEN PRESQUE FILIAL AVEC ESTHER.

Je l'imaginai comme une mère de substitution car sa propre mère est totalement défaillante. À ce moment-là de sa vie, elle a besoin d'une base solide. Le film montre que le plus important, c'est la famille qu'on se crée.

ELLE ENTAME AUSSI UNE RELATION AMOUREUSE.

Ce renouveau dans sa vie lui permet de lâcher prise et de vivre cette relation naissante : pour moi, c'est une histoire sans pression, sans prise de tête, simple.

COMMENT AVEZ-VOUS ÉTÉ COACHÉE ?

On a essayé de m'apprendre des techniques assez rudimentaires. Le plus agréable, c'est que j'ai appris à broder. Et j'ai passé du temps dans les ateliers chez Dior : c'était génial d'y être accueillie car j'ai vécu, tout comme Jade, une véritable découverte de ce monde. C'est un univers quasi ouvrier, avec ses employés qui travaillent à horaires fixes et qui mangent ensemble à la cantine, qui m'a beaucoup touchée. Sylvie disait que ces femmes issues de milieux simples créent de la beauté pour des gens riches, sans oser imaginer que leurs créations pourraient être pour elles. Ça ne leur appartient pas, mais elles le créent. C'est une dimension qui m'a bouleversée : ces femmes peuvent passer 40 heures sur une robe sans pouvoir envisager de la porter ! C'est une forme d'humilité qui m'a émue d'autant plus que j'ai toujours cru, dans ma vie personnelle, que je pouvais tout faire.

PARLEZ-MOI DE VOS RAPPORTS AVEC NATHALIE BAYE.

J'ai adoré travailler avec elle. C'est une grande blagueuse ! Il suffit de voir son Instagram ! (rires) Elle était constamment bienveillante et cela a été une formidable rencontre. Dans le même temps, elle m'a donné beaucoup de conseils, et on avait presque un rapport de mère à fille.

ET AVEC CLOTILDE COURAU ET PASCALE ARBILLOT ?

Avec Clotilde, qui joue ma maman, on pleurait de rire. Son personnage était tellement fou que c'en était drôle. Et Pascale, qui est arrivée dans un deuxième temps, est un amour de femme. Je l'adore ! On a tout de suite connecté et on est devenues copines immédiatement. C'était une belle équipe de filles.

COMMENT SYLVIE OHAYON VOUS A-T-ELLE DIRIGÉE ?

Parfois je lui faisais des propositions qu'elle aimait, parfois pas. Elle était très attentive à la manière dont on ressentait les choses. Mais elle avait une vision précise de son film dont il ne fallait pas trop s'éloigner. C'était parfois rassurant, et parfois un peu moins – cela dépendait de l'humeur du jour.

Entretien avec Justine Vivien

CONSEILLÈRE COUTURE

COMMENT ÊTES-VOUS ARRIVÉE SUR LE FILM ?

À l'origine, je suis costumière pour le cinéma, où je fabrique principalement des costumes historiques, et travaille depuis douze ans pour Dior Héritage – les archives de la maison Dior – le service culturel et dans les ateliers de Haute Couture. En 2013, j'ai eu la possibilité de travailler sur la robe « Francis Poulenc » et ce modèle, choisi par Sylvie Ohayon, est devenu le fil rouge de la narration. Du coup, les planètes semblaient alignées pour participer au film : je connaissais bien les ateliers et le savoir-faire Dior et je travaillais dans le cinéma ! C'est donc la maison Dior qui m'a contactée en premier, puis qui a communiqué mes coordonnées à Sylvie. Elle a vu que j'étais habitée par la même passion qu'elle, nous nous sommes tout de suite comprises.

QU'AVEZ-VOUS PENSÉ DU PROJET ?

Lors de la lecture du scénario, j'ai remarqué qu'il fallait adapter certains éléments dans les séquences d'atelier. Et ce travail a été fait au fur et à mesure, lors du tournage dans l'atelier pour être le plus réaliste possible. En effet, une ou deux situations nécessitaient quelques remaniements sur le plan technique. Par exemple, il y avait des tâches qu'Esther, en tant que première d'atelier, ne pouvait plus faire, même si elle les avait effectuées plus tôt dans sa carrière.

QUELLE ÉTAIT VOTRE MISSION ?

Concrètement, j'étais la conseillère couture sur les deux semaines de tournage d'atelier. Le matin avant de tourner, on se voyait avec la mise en scène pour faire un point sur le déroulement de la journée et on vérifiait tous les éléments dont on avait besoin pour les séquences et parfois, nous devions pallier aux urgences. Lorsque Sylvie avait une idée, elle me demandait si celle-ci était réalisable et il nous est arrivé de fabriquer, avec l'accessoiriste, des éléments de jeu très rapidement.

COMMENT AVEZ-VOUS COACHÉ LES ACTRICES ?

Après une discussion avec Sylvie et la production, il fallait que je voie les actrices en amont. Mais on disposait de peu de temps avant le début du tour-

nage et la logistique était complexe pour mettre des cours en place. Nous avons donc seulement pu avoir 3 à 4 séances avec chaque actrice, ce qui est peu quand on sait – notamment – que Nathalie Baye, qui joue Esther, est une première d’atelier censée faire ce métier depuis plus de trente ans. Et acquérir les automatismes de la couture en trois heures de temps est quasi impossible. Au premier rendez-vous, j’ai essayé de faire rêver les comédiennes et de les amener à prendre conscience de ce qu’elles allaient avoir entre les mains : des matériaux précieux et des robes qui font rêver le monde entier. Je leur ai expliqué qu’on n’arrive pas en Haute Couture sans passion, sans travail et sans assiduité. C’est un métier très sélectif et Esther a dû franchir de nombreuses étapes avant d’en arriver là.

Ensuite, techniquement, pour chacune d’entre elles, on a mis en place des travaux différents. Pascale Arbillot campe la seconde qui, dans la réalité, assiste la première d’atelier. Quant à Claude Perron, elle interprète une première main qualifiée : elle monte les modèles. J’ai basé le travail de Pascale sur des préparations de patronage : je voulais qu’elle se fasse la main pour épinglez des toiles, élaborer des patrons et préparer le travail pour les premières mains. Elle me demandait souvent quel était le but de ses gestes et je lui expliquais les étapes de l’élaboration d’une robe, avant et après son intervention. Avec Nathalie, c’était davantage un travail d’observation : il fallait qu’elle soit capable de réajuster d’un regard une robe sur un mannequin qui ne lui convenait pas et capable d’expliquer les tâches du jour à accomplir à son équipe. Bref, elle devait incarner le chef d’orchestre de cet atelier.

QU’EST-CE QUI VOUS SEMBLAIT LE PLUS IMPORTANT POUR QUE NATHALIE BAYE SOIT CRÉDIBLE ?

On s’est retrouvées chez Nathalie : j’avais apporté différents tissus soyeux, je lui ai montré comment planter les épingles dans un mannequin et j’ai essayé de lui expliquer la différence entre chaque tissu, le tissage, le tombé, les raisons pour lesquelles on utilisait ce tissu plutôt qu’un autre. Elle avait déjà cette sensibilité naturellement, il suffisait juste de l’accentuer. Mon rôle était de la guider et de la conseiller rapidement. Lors d’un de nos cours, je lui ai apporté un mètre de soie artisanale verte et après quelques conseils, je lui ai dit « allez-y, c’est à vous ». Et pendant que Nathalie travaillait au mannequin, j’essayais de la guider dans ses gestes et dans la façon de regarder son travail. Et je lui disais « votre position est très crédible et la façon dont vous travaillez la matière aussi. » Pendant le tournage, j’ai apprécié son talent d’actrice dans sa manière de s’affirmer à la tête de l’atelier : c’est elle qui dirige et qui transmet son savoir-faire, qui fait respecter l’ordre dans ce monde très féminin qui peut parfois se montrer hostile.

QUE RETENEZ-VOUS DE CETTE EXPÉRIENCE ?

Ces deux semaines de plateau ont été intenses, et passionnantes. Le tournage dans le magnifique décor était un vrai bonheur, j'étais à mon aise dans cet univers d'atelier. Ce film m'a permis de transmettre et d'expliquer aux actrices ma passion pour la couture et également de réunir toutes mes compétences professionnelles acquises au fil de ces nombreuses années.



LISTE ARTISTIQUE

Esther	NATHALIE BAYE
Jade	LYNA KHOUDRI
Catherine	PASCALE ARBILLOT
Andrée	CLAUDE PERRON
Souad	SOUMAYE BOCOUM
Abdel	ADAM BESSA
Mumu	CLOTILDE COURAU
Gloria	ALEXANDRINA TURCAN
Sephora	ROMAIN BRAU

LISTE TECHNIQUE

Un film réalisé par	SYLVIE OHAYON
Un film produit par	OLIVIER P. KAHN POUR UGC
Scénario adaptation et dialogues	SYLVIE OHAYON
Image	GEORGE LECHAPTOIS
Son	PIERRE EXCOFFIER
Décors	MARIE CHEMINAL
Costumes	CHARLOTTE BETAILLOLE
Montage	MIKE FROMENTIN
Musique originale	PASCAL LENGAGNE
Premier assistant réalisation	VALÉRIE ROUCHER
Direction de production	SANDRINE PAQUOT
Une production	LES FILMS DU 24
En coproduction avec	LES PRODUCTIONS DU RENARD
	LES PRODUCTIONS JOUROR
Producteur associé	LES AMIS DE LA BEAUTÉ
En association avec	COFIMAGE 31
	SOFITVCINE 7
Avec le soutien de	LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
Avec la participation de	OCS

Propos recueillis par Franck Garbarz

TOUS DROITS D'EXPLOITATION UGC



* Île de France

© 2019 - LES FILMS DU 24 - LES PRODUCTIONS DU RENARD - LES PRODUCTIONS JOUROR

Les Productions
JOUROR

OCS

